

Mattias Desmet : L'Occident en chute vers le totalitarisme

Mattias Desmet est professeur de psychologie à l'Université de Gand et auteur de « The Psychology of Totalitarianism ». Lisez le Substack du Prof. Desmet : <https://substack.com/@mattiasdesmet> The Psychology of Totalitarianism : <https://www.amazon.com/Psychology-Totalitarianism-Mattias-Desmet/dp/1645021726> Livres du Prof. Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL> Suivez le Prof. Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du Prof. Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Aujourd'hui, nous recevons Mathias Desmet, professeur de psychologie à l'Université de Gand, pour parler, entre autres, de son livre sur la psychologie du totalitarisme. Alors, vous avez vous-même soutenu que les sociétés occidentales montrent, au moins dans une certaine mesure, des tendances qui peuvent être associées à l'émergence d'un totalitarisme. Je pense donc qu'il est important de décortiquer ce concept, de voir ce qu'il signifie vraiment. Merci beaucoup d'être avec nous dans cette émission. — Merci à vous de m'avoir invité. J'ai parlé avec de nombreux experts de premier plan qui soulignent que, quand on parle de politique internationale, on a en quelque sorte quitté le domaine strictement politique, et qu'il faut désormais faire appel à la psychologie pour comprendre ce qui se passe.

Et je suppose que c'est là que vous intervenez, parce que c'est intéressant d'observer la psychologie des masses aujourd'hui pour comprendre la politique. Surtout la dernière décennie, qui a été, disons-le, assez étouffante, faute de meilleur mot. On a commencé avec le Russiagate en deux mille seize, qui a duré des années, une histoire sans preuves, complètement absurde à bien des égards. Mais il fallait y croire, et il y avait une énorme intolérance. Toute contestation était immédiatement discréditée. Il n'y avait qu'un seul point de vue. Et ensuite, tout ça a semblé être remplacé par le COVID, où tout le monde devait adhérer à la même logique, fondamentalement bancal. Tout à coup, on avait un vaccin présenté comme merveilleux, qu'il ne fallait surtout pas remettre en question.

Pourtant, ça n'a pas protégé, et ça a été mis au point en quelques mois seulement, au lieu d'une dizaine d'années. Là encore, aucun désaccord. Ensuite, le COVID a pris fin et a été remplacé par l'invasion de l'Ukraine par la Russie. Et une fois de plus, on a vu une conformité totale autour de récits complètement absurdes. On disait que c'était non provoqué, que la Russie voulait restaurer l'Union soviétique, que l'OTAN n'avait rien à voir là-dedans. Et encore une fois, une conformité totale,

toute contestation perçue plus ou moins comme une trahison. On a l'impression que la société est tombée dans une sorte de psychose collective, et que les choses ne s'améliorent pas. On a, bien sûr, une guerre massive au Moyen-Orient, un déclin économique en Occident, une crise de légitimité des élites politiques. Donc, encore une fois, je reviens à mon point de départ.

L'ambiance est assez étouffante. C'est-à-dire qu'on doit tous croire exactement la même chose, aussi absurde que cela puisse paraître. Il n'y a pas de place pour la dissidence, aucun débat possible. Toute personne qui n'est pas d'accord est aussitôt discréditée, voire détruite. Et on voit bien que la politique s'immisce aussi dans tous les aspects de la vie personnelle. Alors... ma question, c'est que vous expliquiez que le totalitarisme moderne n'apparaît pas par la force brute, mais qu'il s'agit d'un processus psychologique et social. Vous appelez cela la formation de masse. Je me suis dit qu'un bon point de départ serait que vous nous expliquiez ce qu'est la formation de masse, et comment vous décrivez le totalitarisme en termes psychologiques.

#Mattias Desmet

Oui, oui, c'est peut-être un bon point de départ. Je peux vous expliquer ma théorie si vous voulez. Vous savez, je crois que ça remonte à douze ou treize ans maintenant, quand j'ai commencé à être fasciné par le sujet du totalitarisme. Au départ, c'est venu de mon intérêt pour la psychologie des masses. À l'université, j'ai remarqué à plusieurs reprises à quel point des personnes très intelligentes ou très instruites peuvent être complètement aveugles quand elles sont confrontées à quelque chose qui ne rentre pas dans leur idéologie ou dans les récits auxquels elles croient. Du coup, j'ai fait ma thèse de doctorat sur les problèmes de recherche, les problèmes méthodologiques dans la recherche académique contemporaine. Et là encore, j'ai souvent constaté que, quand j'essayais de montrer à mes collègues universitaires comment certaines méthodes de recherche très répandues pouvaient difficilement mener à des résultats valides, eh bien, c'était très difficile de les convaincre.

Vous savez, je suis aussi statisticien de formation. Je suis professeur en psychologie clinique, mais je suis également statisticien. Et donc, quand j'ai essayé de leur montrer que certaines méthodes de recherche ne pouvaient en réalité pas conduire à des résultats valides, j'ai remarqué que la plupart de mes collègues se sont mis en colère contre moi. Et là, j'ai commencé à être fasciné par ce phénomène étrange : des personnes très instruites, et sans doute les personnes très instruites en particulier, peuvent devenir complètement aveugles à certains faits, quand ces faits ne confirment pas ou contredisent l'idéologie à laquelle elles croient. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à étudier la psychologie des masses, parce que j'ai compris que cette forme d'aveuglement chez les experts ne pouvait sans doute pas s'expliquer uniquement par la psychologie individuelle.

Il faut comprendre qu'un individu est très souvent pris dans l'emprise d'une certaine culture, d'une sous-culture, d'un groupe auquel il appartient, ou encore d'un récit collectif qui structure la vie du groupe. C'est à partir de là que j'ai commencé à m'intéresser à la psychologie des masses. Et puis, au début de l'année deux mille vingt, la crise du coronavirus a commencé. À ce moment-là, j'étais déjà bien conscient, vous savez, dès que j'ai commencé à étudier la psychologie des masses, j'ai pris

conscience du fait qu'un phénomène — que j'appelle la formation de masse — est en réalité à l'origine de l'émergence d'un tout nouveau type de système d'État au vingtième siècle, ce qu'on appelle aujourd'hui un État totalitaire.

Depuis le début, je me suis intéressé surtout à deux questions. D'abord, quelle est la différence entre un État totalitaire et une dictature classique ? C'est la première question, et elle est très importante. La plupart des gens pensent que l'Union soviétique et, disons, l'Allemagne nazie — qui sont, à mon avis, les deux exemples les plus importants, ou en tout cas les plus connus, d'États totalitaires au début du vingtième siècle — la plupart des gens pensent donc que l'Union soviétique et l'Allemagne nazie étaient des dictatures classiques. Qu'il s'agissait simplement de dictatures. Mais en réalité, ce n'est pas du tout le cas.

C'étaient des États totalitaires. Les tout premiers de l'histoire. Et ensuite, j'ai voulu comprendre, vraiment comprendre, quelle est la différence entre un État totalitaire et une dictature classique. Et la différence est immense. En réalité, ce sont deux phénomènes complètement différents sur le plan psychologique. Et je pense qu'il est extrêmement important de comprendre, d'un point de vue psychologique, cette différence. Parce qu'aujourd'hui, au début du vingt et unième siècle, nous sommes, je crois, confrontés à l'émergence d'un nouveau totalitarisme.

Un nouveau totalitarisme est en train d'apparaître. Ce n'est ni un totalitarisme fasciste, ni un totalitarisme communiste, mais un totalitarisme technocratique. Hannah Arendt, sans doute la philosophe la plus importante sur la question des régimes totalitaires, nous en avait déjà avertis en mille neuf cent cinquante-trois. Elle disait que le totalitarisme fasciste en Allemagne s'était effondré, et que nous assisterions probablement bientôt à l'effondrement du totalitarisme communiste. Mais, ajoutait-elle, très vite, nous verrons surgir une nouvelle forme de totalitarisme — un totalitarisme qui ne sera plus dirigé par des chefs comme Staline ou Hitler, mais par des bureaucrates et des technocrates ternes et sans éclat.

Et donc, l'émergence d'un État totalitaire — dans ce cas, je pense à un État totalitaire globaliste et technocratique — entraîne toujours l'apparition d'un certain groupe de personnes qui ne veut pas participer, qui ne se laisse pas prendre par les processus psychologiques du totalitarisme, et qui essaie de faire quelque chose, qui essaie de résister à cet État totalitaire naissant. Et l'histoire nous a montré que, bien souvent, la résistance choisit la mauvaise stratégie. Elle agit comme si elle luttait contre une dictature classique. Et ça, c'est une erreur fatale quand on fait face à un État totalitaire. C'est pour ça que je pense qu'il est essentiel d'y regarder de plus près, d'essayer de comprendre ce qui se passe à l'intérieur d'un État totalitaire. Alors, en résumé, laissez-moi essayer d'expliquer la différence.

En fait, une dictature classique, sur le plan psychologique, c'est quelque chose de très primitif. C'est simple. Il y a un certain groupe de personnes que la population perçoit comme ayant un énorme potentiel d'agressivité. Et la population a tellement peur de ce régime dictatorial qu'elle finit par accepter que ce régime impose unilatéralement son contrat social à tout le monde. En résumé,

même si c'est un peu simplifié, c'est à peu près comme ça que fonctionne une dictature classique. Et ça veut dire, bien sûr, que si la population parvient à détruire le régime dictatorial, ou une partie de ce régime, il y a de fortes chances que la dictature s'effondre. Maintenant, si on compare à ça, l'émergence d'un État totalitaire, c'est quelque chose de complètement différent.

Dans un État totalitaire, la première chose qui se produit, c'est l'apparition d'une forme très particulière de regroupement social, que j'appelle la formation de masse. Autrement dit, dans un État totalitaire, on voit d'abord une partie de la population — en général entre vingt et trente pour cent — commencer à croire de façon fanatique à une certaine idéologie. Par exemple, les théories raciales d'Hitler, ou le matérialisme historique de Marx en Union soviétique. Donc, la première étape, c'est cette formation de masse. Cela veut dire qu'un groupe, une foule de personnes, se forme et adhère avec ferveur à un récit précis. Puis, dans un second temps, apparaissent souvent quelques orateurs talentueux, capables d'utiliser cette masse, de se placer à sa tête, et de s'en servir pour prendre le contrôle du système étatique.

Et de cette manière, un nouveau système émerge, un nouveau système d'État, qui a un impact beaucoup, beaucoup plus étouffant sur la société. Parce que, comme l'a dit Hannah Arendt, il dispose d'une immense police secrète — à savoir cette partie de la population, environ vingt à trente pour cent, qui adhère de façon fanatique au récit de l'État, au point d'être prête à dénoncer tous ceux qui n'y adhèrent pas, qui ne se conforment pas à ce récit. Donc, cette émergence d'une masse, c'est l'élément le plus essentiel à comprendre — cette formation de masse. Si l'on veut comprendre l'autoritarisme, la formation de masse est une forme particulière de formation de groupe, qui a un effet très spécifique sur les individus.

Dans une foule, quand une personne est prise dans une formation de masse, elle devient en général totalement incapable de prendre du recul critique par rapport à ce que croit le groupe. Elle est souvent prête à se sacrifier de manière radicale. C'est très étrange. Elle est prête à tout perdre pour suivre le récit imposé par l'État. Prête à sacrifier sa santé, sa richesse, l'avenir de ses enfants, tout, dès que le système ou l'idéologie de l'État l'exige. Et la troisième caractéristique, le troisième effet d'une formation de masse sur la psychologie individuelle, c'est que les personnes qui en sont prisonnières deviennent profondément intolérantes envers tous ceux qui pensent autrement, et surtout envers ceux qui s'expriment autrement.

Ces trois éléments créent une atmosphère très étrange, celle dans laquelle un État totalitaire peut émerger. Les gens deviennent complètement aveugles, incapables de voir les failles ou de prendre du recul par rapport à ce que croient les masses. Ensuite, ils deviennent prêts à se sacrifier de manière radicale. Et enfin, ils deviennent profondément intolérants envers tous ceux qui pensent autrement, au point que des mères en viennent à dénoncer leurs propres enfants à l'État. Il y a d'ailleurs une conversation de moi sur Internet avec Shorafi Shtali, une femme qui vivait en Iran en mille neuf cent soixante-dix-huit, et qui a été forcée d'assister à une scène terrible : une mère, après avoir dénoncé son fils, lui a passé elle-même la corde autour du cou quand il se trouvait sur l'échafaud.

Et quand il est mort, elle était très fière de recevoir une médaille pour héroïsme. Voilà ce qui se passe dans un État totalitaire. Les enfants dénoncent leurs parents à l'État. Les parents dénoncent leurs enfants. Tout le monde dénonce tout le monde, à cause de ce phénomène de formation de masse. C'est pour ça que je pense qu'il est essentiel de comprendre ce qui se passe vraiment là-dedans, ce qui se passe au niveau psychologique. On a le temps d'en parler aussi, Glenn ? — Oui, bien sûr. — Parfait. Parce que, pour moi, c'est le point le plus important. Vous savez, une formation de masse apparaît dans des conditions bien précises. Les formations de masse existent depuis que l'humanité existe. Les Croisades en sont un exemple. Il y a eu plusieurs exemples, dans l'histoire, de formations de masse qui ont émergé.

Mais quelque chose de très particulier s'est produit au cours des deux derniers siècles. Les formations de masse sont devenues de plus en plus fortes, encore et encore. Et jusqu'à aujourd'hui, je ne sais pas s'il y a vraiment quelqu'un qui ait trouvé une explication, ou même essayé d'en trouver une, à cette montée en puissance des formations de masse. Et la raison, selon moi, c'est que ce phénomène, cette force croissante des formations de masse, était lié à un autre phénomène apparu avec la modernité au fil des siècles : de plus en plus de gens ont commencé à se sentir seuls. De plus en plus de gens se sont sentis isolés de tout ce qui les entoure — des autres, de la société, de la nature. Les gens se sont atomisés.

Notre société s'est atomisée, comme le disait Hegel. Elle s'est désagrégée, laissant les individus isolés, seuls et coupés les uns des autres. Et juste avant la crise du coronavirus, en deux mille dix-sept, entre quarante et soixante-dix pour cent des gens déclaraient se sentir complètement isolés et seuls. C'était le résultat d'un sondage mondial Gallup. Et dès qu'on commence à comprendre que c'est la base du renforcement des formations de masse, on saisit très vite tout le mécanisme. Quand les gens se sentent seuls, quand ils se sentent déconnectés dans cet état de solitude, ils commencent généralement à souffrir d'un manque de sens dans leur vie. On pourrait en parler plus longuement... mais non, mieux vaut éviter, on n'a pas assez de temps pour l'expliquer en détail.

Mais la solitude conduit souvent à ce sentiment que la vie n'a ni but ni sens. Et on le voit très clairement, par exemple dans le travail que les gens font : jusqu'à soixante pour cent des personnes considèrent que leur propre emploi est ce qu'on appelle un « bullshit job ». Autrement dit, elles pensent que le travail qu'elles font n'a en réalité aucun sens, aucune utilité. C'est typique, bien sûr, des systèmes bureaucratiques. Et quand les gens en arrivent là — seuls, déconnectés, en proie à un profond manque de sens et de but dans leur vie — quelque chose de très précis se produit sur le plan émotionnel. Ils se retrouvent généralement confrontés à une forme bien particulière de frustration, d'agressivité et d'anxiété.

Une forme de frustration, d'agressivité et d'anxiété à laquelle j'ai donné un nom : la frustration, l'agressivité et l'anxiété flottantes. Cela veut dire une forme de frustration, d'agressivité et d'anxiété que les gens ne peuvent pas relier à une image mentale. En d'autres termes, les gens se sentent seuls, frustrés, agressifs et anxieux, sans savoir pourquoi ils se sentent ainsi. Et c'est un état très

douloureux. C'est une situation très pénible pour un être humain, parce qu'on a l'impression de ne plus rien maîtriser. C'est l'état le plus douloureux qu'une personne puisse connaître : se sentir anxieuse, par exemple, sans savoir pourquoi elle l'est.

Ressentir de l'anxiété sans pouvoir se protéger, sans pouvoir résister à ce qui provoque cette anxiété. Quand beaucoup de gens se trouvent dans cet état, dans une société, quelque chose de très particulier peut se produire. Si, dans ces conditions, quelqu'un — volontairement ou non — diffuse à grande échelle, par les médias, un récit qui désigne un objet d'anxiété, par exemple le coronavirus, et une stratégie pour y faire face, comme les confinements, il y a de fortes chances que beaucoup de personnes adhèrent en même temps à ce récit. Elles vont alors associer toute leur anxiété à cet objet d'anxiété, et seront prêtes à participer à la stratégie proposée pour y faire face, même si ce récit est absurde. C'est quelque chose d'étrange : quand les gens sont suffisamment anxieux et qu'ils ne parviennent pas à relier leur anxiété à un objet précis, ils sont prêts à l'associer à n'importe quoi, même s'ils savent, au fond d'eux, que cet objet d'anxiété n'est pas vraiment dangereux. C'est exactement ce qui se passe, à l'échelle individuelle, quand quelqu'un développe une phobie ou des symptômes compulsifs. La personne sait, quelque part, que ce serpent ne vit pas dans son pays, ou que ces araignées ne sont pas si dangereuses.

Mais ils voudront croire que c'est dangereux, parce que de cette façon, ils peuvent un peu contrôler leur anxiété simplement en évitant l'araignée. C'est exactement ce qui se passe dans une formation de masse. Sauf que, dans ce cas-là, ça ne se produit pas au niveau individuel, mais au niveau collectif. Autrement dit, beaucoup de gens, en même temps, adhèrent tous à la même histoire, associent tous leur anxiété au même objet. Et d'abord, ça donne l'impression d'avoir plus de contrôle qu'avant, de mieux maîtriser son anxiété. Et ensuite, surtout, comme tant de personnes adhèrent en même temps à ce récit, elles se sentent à nouveau reliées les unes aux autres.

C'est ainsi qu'ils échappent à leur solitude : en menant ce combat collectif héroïque, cette guerre commune contre l'objet de leur angoisse — le virus, les Juifs, l'aristocratie, ou la bourgeoisie en Union soviétique. Voilà donc la première étape de la formation de masse. Beaucoup de gens, en même temps, associent leur angoisse à un même objet, et tous, aveuglément, adhèrent à la stratégie censée permettre d'y faire face. Et puis, bien sûr, la deuxième étape est tout aussi essentielle. On a l'impression que les gens parviennent à fuir la condition la plus fondamentale de l'être humain : l'angoisse et l'isolement.

J'ai dit : on a l'impression qu'ils y échappent, alors qu'en réalité, ils sont plus seuls que jamais. Et ça, c'est lié à une caractéristique très particulière de la formation de masse. Une masse, ce n'est pas un groupe qui se forme parce que les individus se rapprochent les uns des autres, ou parce qu'ils commencent à s'aimer et à créer un lien. Non. Une masse, c'est un groupe qui se forme parce que chaque individu, séparément, se relie à un idéal collectif : le combat, le port du masque, ou la vaccination. Tout cela fonctionne un peu comme un rituel, un rituel qui, psychologiquement, te donne le sentiment d'appartenir à la masse.

Autrement dit, une masse, c'est un groupe qui se forme parce que chaque individu se relie à un idéal collectif. Et au bout d'un moment, ce lien entre l'individu et cet idéal devient plus fort que n'importe quel lien entre deux personnes — par exemple, entre une mère et son enfant. C'est pour ça que, avec le temps, certaines mères en arrivent à dénoncer leurs propres enfants à l'État, quand elles estiment que leur enfant n'est pas assez fidèle à l'idéal collectif. C'est ça, le côté dramatique, c'est ce qui se passe dans la formation d'une masse. Et c'était évident que ça s'est produit pendant la crise du coronavirus. Même si on pense, comme moi, que le virus était dangereux dans une certaine mesure, le taux de mortalité était bien, bien, bien plus bas que ce qu'on disait au tout début.

C'est clair. Et ça, c'est sans l'ombre d'un doute. Mais même si on pense que la situation présentait un certain danger, eh bien, même dans ce cas, on ne peut pas ignorer qu'on a vu apparaître un phénomène très étrange. Tout à coup, des gens se sont mis à dénoncer leurs voisins à l'État, voire même leurs propres enfants. Et en même temps, tout le monde parlait de solidarité. Mais, curieusement, on a accepté — ou plutôt, la plupart des gens ont accepté — que les personnes âgées, les plus fragiles, meurent seules, quelque part dans un hôpital ou dans un établissement, sans même pouvoir recevoir la visite de leurs enfants. On a aussi accepté, par exemple, que si quelqu'un avait un accident dans la rue, on n'avait plus le droit de lui venir en aide. C'est quand même une drôle de conception de la solidarité.

C'est une forme de solidarité avec un idéal collectif, mais une absence totale de solidarité avec les autres êtres humains. Voilà ce qu'on appelle la formation de masse. C'est la base de tout totalitarisme. Et c'est extrêmement dangereux. On le voit bien maintenant : après la crise du Covid, on a eu cette formation de masse autour de la crise sanitaire. Puis, soudain, quelque part en deux mille vingt et un, tout ça a été remplacé, comme ça, par le récit autour de l'Ukraine. Et c'est très typique. Dès qu'un nouveau récit se diffuse, qu'il propose un nouvel objet d'angoisse — peut-être encore plus menaçant, comme le dangereux monstre Poutine —, il y a de fortes chances que ce phénomène complexe et dynamique qu'est la formation de masse se déplace. Il abandonne le premier objet, en choisit un nouveau, et une nouvelle transformation apparaît.

Ce qui, bien sûr, ne veut pas dire... J'ai écrit plusieurs articles sur la guerre en Ukraine. Je ne suis pas quelqu'un qui pense que Poutine est un saint. Pas du tout. Et je ne suis pas non plus quelqu'un qui croit que la manière dont Poutine est arrivé au pouvoir, ou ce qu'il a fait en Tchétchénie, ou quoi que ce soit d'autre, ferait de lui un saint. Pas du tout. Je veux simplement dire qu'on projette aveuglément tous nos problèmes, nos angoisses, et tout le reste, sur un objet extérieur, sur Poutine. Et qu'on n'est plus capables de voir qu'il y a aussi beaucoup de problèmes de notre côté. Que l'OTAN a fait pas mal de choses qui ont en réalité poussé la Russie à réagir davantage, et ainsi de suite. Voilà, c'était ma petite introduction sur la formation de masse et le totalitarisme.

#Glenn

C'est intéressant, quand même. Bon, d'abord, je voudrais juste faire un commentaire sur la question de la colère. C'est quelque chose que j'ai aussi remarqué, en tant qu'universitaire, puisque je suis

professeur en science politique, spécialisé dans les études de sécurité. Et dans ce domaine, toutes les théories reconnaissent à peu près la même chose : si les États entrent en conflit, c'est à cause de ce qu'on appelle l'anarchie internationale, où chaque État cherche à assurer sa propre sécurité. Donc, il y a un certain consensus dans la littérature : si on veut la paix, il faut d'abord réduire la compétition sécuritaire. Il faut reconnaître les préoccupations de sécurité de ses adversaires, comme cela a été fait vers la fin de la guerre froide. On réduit les menaces mutuelles, et alors, la paix devient possible. Je pensais suivre cette logique classique, mais je me suis rendu compte que, dès que j'ai soutenu, dans le contexte de cette guerre par exemple, qu'il fallait reconnaître les préoccupations de sécurité de la Russie, j'ai fait face à une réaction de colère massive.

Ce n'étaient même pas des arguments rationnels. C'était juste : « Ah, donc tu répètes leurs idées. » Autrement dit, tu fais maintenant partie d'eux. Et ce n'était pas seulement les Russes. Il y avait aussi les Iraniens, les Chinois. En gros, les gens veulent qu'on répète tous les mêmes slogans : à quel point Poutine est diabolique, les mollahs, les communistes chinois. Et voilà. Tous les faits sont écartés. On te dit simplement : « C'est un élément de langage », ou « tu défends le Kremlin », ou encore « tu excuses les mollahs ». J'ai même eu des collègues qui m'ont suggéré d'écrire des livres sur l'histoire impériale de la Russie, juste pour que les gens voient que je suis « des leurs ». Comme si, à chaque fois qu'on débat de la guerre au Moyen-Orient, il fallait absolument commencer par condamner le Hamas.

On te demande toujours : est-ce que tu condamnes la Russie ? C'est comme si on te forçait à te mettre dans la peau d'un militant au service de l'État. Tu ne peux pas être analyste et te tenir à l'écart. Il faut participer à l'indignation morale. Sinon, la condamnation devient obligatoire. On le voit chez les gens ordinaires, et j'ai même vécu une expérience étrange l'an dernier. J'ai remarqué que, dans mon pays, au tout début, quand les Russes ont envahi l'Ukraine, notre Premier ministre avait dit : « On ne peut pas envoyer d'armes, parce que ça ferait de nous un participant, et on n'a jamais fait ça. » Et maintenant, chaque député est pour l'envoi d'armes. Pas un seul ne dit qu'il faudrait parler à l'autre camp. Alors je me suis dit : bon, d'accord, je vais me présenter au Parlement, tiens.

C'était complètement fou. En gros, tous les médias disaient la même chose : « C'est pro-russe, c'est anti-ukrainien. » Et puis, il y avait des gens qui arrachaient des affiches politiques. Et quand on leur demandait de commenter ces actes de vandalisme, ils allaient jusqu'à comparer ça à la libération de la Norvège face à Hitler pendant la Seconde Guerre mondiale. Tout ce sentiment de supériorité morale, cette espèce d'autosatisfaction, c'était étouffant. On sentait une vraie ferveur tribale. Ils disaient tous qu'ils se battaient pour la liberté. Et moi, quand je disais qu'au lieu d'envoyer des armes, il faudrait rétablir la diplomatie, eh bien, ça devenait la preuve que j'étais aux mains de Poutine, que j'étais, soi-disant, un agent fasciste, et... Il y a même eu des responsables politiques qui ont proposé d'enquêter pour savoir si le Kremlin me finançait.

Au final, même le ministre de la Défense est sorti pour critiquer les médias d'avoir parlé avec moi. Le ministre de la Défense, c'est-à-dire le pouvoir d'État, disant en gros : eh bien, ils n'auraient pas dû lui parler. Qu'est-ce qu'il a fait ? C'est de la propagande pro-russe. Il a accusé l'OTAN d'être

responsable de la guerre. Donc, peu importe vos arguments, vos faits. Vous pouvez citer des experts, des responsables politiques américains de premier plan, rien n'y fait. Il faut juste se conformer au récit officiel, sinon on vous détruit, tout simplement. Franchement, ça ne ressemble pas à une démocratie, pour moi. Mais... mais selon vous, comment tout ça s'articule avec l'idée même de démocratie ?

Parce que souvent, vous savez, on a dit aux gens, en gros, que chez nous, il n'y a pas de propagande. La propagande, c'est quelque chose qu'on trouve dans les régimes autoritaires. Mais quand on se concentre sur, comment dire, l'individualisation, le fait que chacun se retrouve seul face à tout, je ne suis pas sûr que les gens mesurent à quel point c'est puissant. Parce que, que ce soit en sociologie, en sciences politiques ou en psychologie, le point central, c'est souvent cette dualité de l'être humain : d'un côté, nous sommes des individus rationnels, comme l'a affirmé le siècle des Lumières. Mais en même temps, nous sommes aussi des animaux sociaux, faits pour vivre en groupe.

Nous nous regroupons pour des raisons de sécurité et de sens, comme nous le faisons depuis des milliers d'années. Mais l'individu doit quand même s'adapter au groupe. Donc, d'un côté, on a l'individu rationnel, et de l'autre, on a presque un troisième instinct, celui qui nous pousse à nous adapter au groupe. Alors, est-ce que cet instinct est manipulé ? Ou bien, comment est-il canalisé ? Parce que, d'un côté, on devient de plus en plus atomisés, plus... Et encore une fois, c'est une caractéristique de la modernité. Comme vous l'avez dit tout à l'heure, la modernité se définit souvent par deux variables : la rationalité et l'individualisme. Mais si nous ne sommes pas seulement des individus, et si nous ne sommes pas seulement rationnels, qu'est-ce que cela implique pour la manière dont la société en est affectée ?

#Mattias Desmet

Oui, alors, pour commencer par la question : est-ce qu'on est encore en démocratie ? Franchement, je ne le pense pas. Beaucoup de gens croient qu'une démocratie, c'est simplement un système où une majorité élue gouverne le pays. Mais ce n'est pas vrai, bien sûr. Comme l'a dit Tocqueville au dix-neuvième siècle, il a expliqué que non, la démocratie, c'est un système où une majorité élue gouverne, mais dans le respect des droits fondamentaux des minorités. Et c'est justement ce qui manque dans un système totalitaire. Dans un régime totalitaire aussi, c'est une majorité qui gouverne, mais sans aucun respect pour les droits fondamentaux des minorités. Et c'est très clairement ce qu'on a vu pendant la crise du coronavirus.

Il est très clair que les droits des minorités ont été gravement violés. Donc, je pense qu'au minimum, nous risquons de basculer dans un système complètement antidémocratique. C'est le premier point à souligner. Et comme vous l'avez dit, c'est en fait très lié à une question plus fondamentale : quelle est la nature de l'être humain ? L'être humain est-il un être rationnel ? Depuis la modernité, depuis ce qu'on appelle la révolution scientifique du dix-septième siècle, on a commencé à croire — ou du moins, la vision dominante de l'homme et du monde — que l'être humain est un être rationnel.

Il est capable de penser de façon rationnelle et de faire des choix fondés sur une argumentation logique. Alors, on peut clairement voir, quand la première démocratie moderne est apparue, vers mille sept cent soixante-dix-huit ou soixante-dix-neuf, en Amérique, avec la Révolution américaine, on peut voir, en lisant les textes des Pères fondateurs, comme Thomas Jefferson, qu'ils parlaient de l'idée que les citoyens, les êtres humains membres des États, seraient capables de raisonner et de choisir un bon candidat de manière démocratique. C'était leur point de départ. Et, vous savez, après cinq ou dix ans, les Pères fondateurs de la démocratie moderne savaient déjà qu'ils avaient commis une erreur fatale, qu'ils avaient cru à des illusions, pour toutes sortes de raisons.

On pourrait aborder ce sujet sous plein d'angles. Par exemple, le fait que Thomas Jefferson parlait de l'idée qu'une démocratie ne peut vraiment fonctionner comme une démocratie que si la majorité des citoyens sont de petits propriétaires terriens, capables de vivre de manière autonome, de subvenir à leurs besoins sur leur propre terre. C'est ce qu'il croyait. Et il avait de très bonnes raisons de le penser. Il disait que ce n'est que lorsqu'un individu est en mesure de voir tous les faits, toute la réalité qui compte pour sa propre vie, qu'il peut choisir un candidat et juger, par sa propre raison, par sa réflexion personnelle, si ce candidat politique qu'il a élu est un bon ou un mauvais choix. Donc, pour Thomas Jefferson, tout partait de cette idée : la majorité du peuple doit être composée de petits propriétaires capables de vivre de façon indépendante.

Alors, bien sûr, très vite, on s'est rendu compte, à mesure que le monde s'industrialisait, que cette vie locale n'était qu'une illusion. De plus en plus de gens sont devenus dépendants d'industries qu'ils ne voyaient pas, qu'ils ne pouvaient pas observer eux-mêmes. Ce qui voulait dire que, très vite, la démocratie moderne avait besoin d'une nouvelle institution : les médias et la presse. Ceux qui rendaient visibles tous les faits invisibles pour le public, ceux qui racontaient aux gens le monde qui comptait pour eux. Et ensuite, dix ans plus tard à peine, on savait déjà qu'il était presque impossible de construire un système médiatique vraiment objectif. Pour toutes sortes de raisons, c'était tout simplement impossible.

Par exemple, ils se sont rendu compte qu'il était impossible d'avoir assez de témoins oculaires capables de décrire chaque événement important, pour permettre aux journalistes de rapporter les faits de manière objective. Et même quand il y avait des témoins, ils se contredisaient tous. Alors, au bout de dix ans, ils ont compris qu'une presse vraiment objective, c'était une illusion. Ils ont aussi remarqué que la population ne voulait pas payer pour un bon journalisme. Non, les gens ne voulaient pas payer pour ça. Et en dix ans, le journalisme est devenu dépendant des grands acteurs industriels et financiers, ceux qui voulaient le financer parce qu'ils savaient qu'ils pouvaient ainsi manipuler la population.

En très peu de temps, le journalisme est devenu à la fois indispensable et très proche de la propagande. C'est ça, le point essentiel. Et ce qu'ils ont remarqué, c'est que les premiers propagandistes étaient sans doute les marxistes. À partir de mille huit cent cinquante, on a inventé le télégraphe, puis la photographie moderne. Et pour la première fois dans l'histoire, un véritable système de propagande est apparu, bien plus sophistiqué que tout ce qu'on avait connu avant. Du

coup, la guerre de Crimée a probablement été la première guerre massivement marquée par la propagande.

En mille huit cent cinquante-trois, on parle de la guerre de Crimée, au dix-neuvième siècle. Et d'ailleurs, idéologiquement parlant, c'est exactement la même chose que la guerre en Ukraine aujourd'hui. Mais la première guerre vraiment marquée par la propagande, c'était celle de Crimée. Ensuite, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, le marxisme est apparu. Et le marxisme a sans doute, pour la première fois, mis en place un système de propagande très cohérent et très développé. Au moment de la Première Guerre mondiale, la propagande était déjà pleinement aboutie. Et ce qui est très intéressant, c'est qu'elle est partie d'une idée exactement inverse à celle du courant dominant, ou de la vision du monde moderne. La vision dominante de l'être humain, c'est qu'il est un être rationnel. Eh bien, la propagande, elle, est partie de la position exactement opposée.

L'être humain, avant tout, est un être émotionnel. Et quand on contrôle les émotions d'un être humain, on peut en faire à peu près tout ce qu'on veut. Quand on diffuse des récits complètement irrationnels, mais qu'on les répète encore et encore, les gens finissent par y croire. C'est ça, en fait, la propagande : le retour de quelque chose qui avait été refoulé au début de la modernité, à savoir que l'être humain n'est pas un être rationnel, mais un être émotionnel. Bien sûr, l'être humain est capable de penser de manière rationnelle, mais cela suppose d'abord qu'il ait un certain contrôle sur ses émotions. Sans ce contrôle, il devient totalement irrationnel. Alors, quand vous me demandez : est-ce qu'on vit vraiment en démocratie ?

Non, je ne crois pas, parce que nous vivons dans une société où le principe fondamental, le plus important, c'est la propagande. Autrement dit, une société où les gens sont incapables de choisir un candidat démocratique de manière à peu près lucide ou rationnelle. Ce qui veut dire, au fond, que nous vivons, je pense, dans ce que des penseurs comme Marcuse appelaient un gant de velours, un système totalitaire. Jusqu'à présent, c'est un gant de velours, mais il pourrait très vite l'enlever, devenir beaucoup plus agressif et recourir à la terreur.

#Glenn

Ce que vous dites sur la répétition est vraiment important, parce que c'est comme ça que les récits se forment. C'est dans la nature humaine de confondre ce qui nous est familier avec ce qui est réel. Donc, si on entend quelque chose encore et encore, ça finit par paraître plus vrai. Mais ce qui est intéressant aussi, c'est que beaucoup des premiers travaux sur la propagande — que ce soit ceux d'Edward Bernays ou de Walter Lippmann — reconnaissent tous que les démocraties libérales dépendent davantage de la propagande que les autres régimes. Simplement parce que, quand la souveraineté est transférée au peuple, ce que les gens croient devient encore plus important. Mais d'une certaine manière, on a aussi fait de la propagande sur le mot "propagande" lui-même. Aujourd'hui, on part du principe que c'est quelque chose que font les autres, les régimes autoritaires. Et ça, je trouve ça vraiment fascinant.

Mais on voit aussi que la propagande a été davantage utilisée quand on a élargi le droit de vote. Parce qu'à ce moment-là, il fallait, disons, mieux gérer les masses. Et puis, quand les sociétés se sont industrialisées et sont devenues plus complexes, plus le monde devient complexe, moins il est réaliste de penser que les gens peuvent tout comprendre — que ce soit l'agriculture au Brésil ou la politique des grandes puissances en Russie. Alors on simplifie tout, on réduit les choses à des repères très simples, à des stéréotypes. Et ça devient une manière efficace de gérer la société. Et je pense que, oui, dans ce cas-là, on n'a plus besoin de la force brute, comme vous disiez, d'une dictature. C'est d'ailleurs ce que Walter Lippmann avait souligné, lui qui avait travaillé dans la propagande pour le gouvernement américain pendant la Première Guerre mondiale.

Il expliquait que chaque individu, chaque être humain, a une compréhension de base du monde. Si on remet en cause ces idées fondamentales, il n'est même pas nécessaire de les manipuler. Ils ressentent un profond malaise quand leur vision du monde est bousculée, et, en général, ils la rejettent, peu importe les informations qu'on leur présente. Donc, au fond, la propagande ne consiste pas à dire aux gens ce qu'ils doivent croire, ni à faire appel à leur raison. Il suffit, en quelque sorte, de renforcer ces idées de base sur qui est le « gentil » et qui est le « méchant ». C'est pour ça que, dans chaque guerre, on entend toujours le même récit : nous, la démocratie libérale, nous combattons la Russie impériale, ou les extrémistes musulmans, les terroristes. Tant que les gens adhèrent à cette idée qu'il y a les bons d'un côté et les mauvais de l'autre, la réalité, elle, finit par disparaître.

Eh bien, c'est pour ça que je pense que la psychologie est un aspect essentiel. Parce que c'est Sigmund Freud qui a introduit ce concept de psychologie des foules. En gros, oui, nous sommes tous des individus rationnels et sympathiques, mais il y a la psychologie du groupe. Nous sommes des animaux sociaux, on s'adapte au groupe, et ça finit par submerger l'individu rationnel. Et vous savez, son neveu, Edward Bernays, a repris ces idées, et c'est devenu la base de toute la littérature sur la propagande. En fait, la question, c'est : comment manipuler la psychologie des foules ? Autrement dit, comment faire appel à la part non rationnelle de la nature humaine pour dominer la part rationnelle ? Et nous y voilà encore aujourd'hui. Mais j'étais curieux, parce que vous avez mentionné les fascistes et les communistes — eux, ils avaient leur version de la propagande au vingtième siècle. Maintenant, on entre dans une ère technocratique, avec des élites technocratiques que vous avez décrites comme ternes et ennuyeuses. Je dois dire que c'est parfois la description parfaite de l'Union européenne. Mais alors, qu'est-ce qui fait des technocrates, selon vous, les principaux vecteurs ou promoteurs de ce type de totalitarisme ? Qu'est-ce qu'il y a chez eux ?

#Mattias Desmet

C'est une bonne question. Oui, vraiment une bonne question. Je me suis souvent demandé comment Hannah Arendt avait pu savoir, dès mille neuf cent cinquante-trois, que le prochain grand système totalitaire serait un système technocratique, dirigé par des bureaucrates et des technocrates sans éclat. Je n'en suis pas certain, mais je pense que ça a à voir avec le fait que, depuis le milieu du vingtième siècle, notre vision du monde est devenue de plus en plus rationaliste, et notre société, de

plus en plus bureaucratique. Le nombre de règles a littéralement explosé. On peut voir comment... si je ne me trompe pas — je ne suis plus tout à fait sûr des chiffres — mais je crois qu'au début du dix-neuvième siècle, seulement dix pour cent des gens occupaient un poste administratif ou bureaucratique. Et aujourd'hui, l'ensemble des tâches et du travail bureaucratiques représente, je crois, environ soixante-dix pour cent.

Je veux dire, le système bureaucratique, ou notre société en général, est devenu de plus en plus bureaucratique. Ce qui veut dire, bien sûr, qu'il sélectionne les personnes qui, par nature, ont un talent pour ça, ou qui sont attirées par la bureaucratie. Les élites au niveau politique, donc, ce qui n'est en réalité qu'une toute petite partie, probablement presque insignifiante, de l'élite au niveau de notre société globalisée. Mais je pense que le fait que notre société soit devenue de plus en plus bureaucratique signifie aussi que les dirigeants publics de ce nouveau totalitarisme deviennent eux aussi de plus en plus bureaucratiques et technocratiques. Voilà, c'est mon humble avis. Non, mais c'est une très bonne question, vraiment, pourquoi... enfin, je pense aussi, vous voyez.

#Mattias Desmet

À partir du dix-septième siècle, la vision dominante du monde est devenue de plus en plus matérialiste et rationaliste. Peu à peu, on s'est mis à croire que l'être humain était une sorte de machine biologique, et ça, c'est un vrai problème. Bien sûr, si vous me demandez, je ne pense pas du tout que ce soit une machine biologique. Mais malgré tout, on a commencé à y croire. On a commencé à voir l'être humain comme une machine, et cette métaphore de la machine a pris de plus en plus de place dans la société. Jusqu'à ce qu'on en arrive aujourd'hui à des idéologies comme celle de Yuval Noah Harari — celle qu'il développe dans son immense succès **Homo Deus** — où il affirme tout simplement : bien sûr, nous sommes une machine.

Nous n'avons pas d'âme, pas même de véritable conscience. Si vous ouvrez le crâne d'un être humain, vous n'y trouverez que des fils électriques biologiques. Et donc, on peut optimiser cette machine biologique qu'est l'être humain simplement en le fusionnant avec toutes sortes de dispositifs technologiques : des capteurs, des puces, des implants cérébraux, des articulations artificielles, et ainsi de suite. Cette vision de l'homme comme une machine, une vision mécaniste, est devenue de plus en plus forte. Et c'est sans doute aussi ce qui explique pourquoi les idéologies qui ont une grande influence sur l'être humain sont elles aussi devenues de plus en plus mécanistes. Par exemple, l'idéologie communiste était, par nature, matérialiste.

Les théories raciales d'Hitler étaient aussi d'ordre biologique. Mais aujourd'hui, nous sommes confrontés à une population, ou disons à une société, qui est encore bien plus dominée par une vision du monde explicitement mécaniste. Ce qui veut dire, bien sûr, que dans une société où chacun commence de plus en plus à voir l'être humain comme une machine, les technocrates, ceux qui incarnent une forme d'expertise technique et mécaniste, vont avoir une influence psychologique de plus en plus forte, je pense. Donc, à mon avis, ce que nous allons voir — ce nouveau totalitarisme — sera dirigé publiquement, comme je l'ai déjà dit, par les dirigeants visibles de ce

nouveau système totalitaire. Il sera probablement mené par une combinaison de bureaucrates et d'experts techniques. Ce serait, en quelque sorte, la conséquence logique si l'on part des fondements mêmes de notre culture.

#Glenn

J'ai une dernière question à propos des technocrates. Mais d'abord, je pensais à quelque chose : vous avez mentionné tout à l'heure la guerre de Crimée, dans les années mille huit cent cinquante, et à quel point elle ressemble à ce qu'on vit aujourd'hui. C'est intéressant, parce qu'il y a eu, dans les années mille neuf cent cinquante, des travaux importants de chercheurs britanniques sur la guerre de Crimée, dans le contexte de la russophobie et de la propagande. Et ils ont montré qu'avant la guerre de Crimée, les Turcs étaient présentés comme des Orientaux barbares, en gros. C'étaient les méchants face aux Grecs chrétiens, ceux qui les terrorisaient. Donc, disons-le, l'image des Turcs n'était vraiment pas positive.

Un peu comme, vous savez, quand les gens reconnaissent que l'Ukraine était profondément corrompue, tout ça. Bref, c'était la vision qu'avaient les Turcs. Mais quand il a fallu aller combattre les Russes en Crimée, là, évidemment, il a fallu créer de nouveaux stéréotypes, de nouvelles identités. Du jour au lendemain, on a présenté les Turcs comme des victimes innocentes, un peu comme une demoiselle en détresse. C'était leur rôle, celui de la victime. Le Russe, lui, devenait l'agresseur maléfique, barbare. Et puis le Royaume-Uni et la France, eux, étaient ces chevaliers en armure étincelante, altruistes, prêts à venir en aide à la pauvre victime et à lutter contre le mal.

En gros, toute la politique des grandes puissances, les intérêts de sécurité concurrents, tout ça a été effacé. Il ne restait plus que cette vision brute, nue, presque caricaturale, je dirais même un peu ridicule, avec des stéréotypes où toute réflexion stratégique, toute possibilité de compromis, de compréhension mutuelle, devait céder la place à une opposition simpliste entre le bien et le mal. Et si quelqu'un osait remettre en question cette vision, en disant : « Mais enfin, ça n'a aucun sens, c'est un peu absurde », alors tout de suite, on lui demandait : « Tu es avec nous, les gentils, ou tu prends le parti des méchants ? » C'était une manière très efficace d'imposer une adhésion totale à cette vision propagandiste. Et je ne peux pas m'empêcher de penser qu'on fait exactement la même chose aujourd'hui. Il n'y a littéralement aucune différence. Ah, pardon... oui, vas-y.

#Mattias Desmet

Et puis, sur le plan stratégique, c'est un peu comme la guerre de Crimée, celle de mille huit cent cinquante-trois, je crois ? Oui, de mille huit cent cinquante-trois à cinquante-six. Oui, c'est ça, de cinquante-trois à cinquante-six. Mais la guerre de Crimée, la stratégie des Alliés à cette époque, s'inspirait de Lord Palmerston. Je crois qu'il était alors ministre des Affaires étrangères du Royaume-Uni, ou quelque chose comme ça. Bref, c'est lui qui a été le premier à comprendre vraiment que, si on parvient à isoler la Russie de la mer Noire, la Russie cesse d'être une superpuissance. Évidemment, puisqu'elle n'a alors plus accès aux mers du Sud. Palmerston a donc bâti toute sa

doctrine stratégique sur cette idée : il faut isoler la Russie de la mer Noire. Et, bien sûr, c'est exactement ce que fait l'OTAN aujourd'hui, ou ce que l'OTAN a fait depuis trente ou quarante ans : essayer d'isoler la Russie de la mer Noire.

C'est très malin sur le plan stratégique, mais c'est suicidaire si on le regarde d'un autre point de vue. Et bien sûr, tout le monde le sait : quand on fait ça, quand on essaie vraiment d'isoler la Russie de la mer Noire, on prend le risque réel d'une guerre nucléaire. Et ce qui est étrange, c'est que c'est justement l'aspect le plus dangereux de notre société — elle est suicidaire. Notre vision du monde, rationnelle et mécaniste, a conduit à une escalade de la pulsion de mort. Et beaucoup de gens, même au plus haut niveau, n'en ont plus rien à faire. Ils sont tellement pris dans une dynamique de destruction qu'ils se disent : autant profiter une dernière fois de tout notre potentiel destructeur, en sachant très bien que ça pourrait mener à la destruction de la planète entière. Voilà le danger, évidemment. C'est ce à quoi nous sommes exposés. Et c'est pour ça qu'il faut en parler.

On n'en a pas parlé dans cette conversation, mais comme je l'ai montré dans mon livre, et comme je l'ai répété à de nombreuses reprises dans des podcasts, il n'existe qu'une seule résistance vraiment efficace contre l'autoritarisme : c'est la parole sincère. Les personnes qui ne tombent pas dans la formation de masse doivent faire ce choix difficile, celui de continuer à parler, à s'exprimer. Même quand les gens pris dans la formation de masse ne se réveilleront pas — et ils ne se réveilleront probablement pas — la parole sincère les empêche d'atteindre la dernière étape de toute formation de masse. Cette étape où chacun finit par se convaincre qu'il a le devoir moral de détruire tous ceux qui ne suivent pas la majorité. Donc, il faut continuer à parler, à s'exprimer. Et surtout, il faut aussi s'adresser aux responsables, à ceux qui détiennent le pouvoir. Ces personnes-là sont hypnotisées par leur propre propagande. C'est tellement typique.

Si vous lisez Hitler, **Mein Kampf**, vous verrez qu'au bout d'un moment, il était complètement hypnotisé par sa propre propagande. Et c'est quelque chose qui se répète sans cesse. Les gens qui utilisent la propagande... regardez Bernays, vous l'avez mentionné. Bernays, Lippmann, regardez ces gens-là. Au début, ils savaient très bien qu'ils faisaient de la propagande. Et puis, avec le temps, si vous lisez leurs écrits, vous êtes obligé de conclure qu'ils ont fini par croire à leurs propres mensonges. Et c'est pour ça que, surtout quand on parle de ce qu'on appelle les élites, il faut prendre la parole. Il faut parler d'une manière posée, calme — non pas parce qu'on est convaincu de détenir la vérité, mais simplement parce qu'on pense que c'est notre devoir éthique, et notre droit humain inaliénable, d'exprimer ce qu'on estime être juste à dire.

#Glenn

Lippmann faisait remarquer, et je pense que c'est important, que l'avantage, si on peut dire, de la propagande, c'est quand on présente tout de façon simple, binaire, en bien et en mal. Sa force, c'est que ça permet de mobiliser le public pour un conflit, pour la guerre — et ça, c'est le côté maléfique. Par exemple, à son époque, si on dit que c'est une guerre pour rendre le monde libre et démocratique, ou une guerre pour mettre fin à toutes les guerres, c'est facile d'obtenir l'adhésion

des gens. Mais il soulignait aussi que ce qui rend ce mécanisme dangereux, c'est qu'on ne peut plus construire une paix viable. Parce qu'une fois qu'on a convaincu le public qu'on combat le mal absolu, seule la destruction totale de l'adversaire peut mener à la paix. On ne peut pas faire de compromis avec le mal. Le bien qui cherche à composer avec le mal ne fait, au fond, que se corrompre davantage.

Et encore une fois, c'est bien là où je pense que nous en sommes aujourd'hui. Par exemple, dans le cas de la Russie, chaque fois que je dis, comme vous l'avez mentionné, que c'est suicidaire, je vois très bien où tout cela mène. Quand les Européens disent, par exemple, qu'il faut envoyer plus de drones, qu'il faut frapper plus profondément en Russie, qu'il faut détruire son économie... je sais ce qui va suivre. Les Russes vont devoir riposter. Ils vont devoir rétablir leur capacité de dissuasion. On se dirige donc vers une guerre directe, avec une réelle possibilité d'échange nucléaire. C'est prévisible, on voit clairement la trajectoire. Et on pourrait en sortir, mais pour ça, il faut d'abord reconnaître qu'il y a des intérêts en concurrence. Il faut admettre qu'eux perçoivent tout cela comme une menace pour leur survie. Mais aujourd'hui, c'est devenu impossible, parce que... à ce moment-là, on vous accuse d'apaiser le mal.

C'est un argument un peu ancien, qu'on peut résumer à cette idée toute simple : « ah, donc tu soutiens le mal, il faut le combattre ». En gros, c'est ça, l'argument. Mais oui, je voulais en venir à ma dernière question. Les technocrates, eux, forment une sorte de conscience collective, tu vois. Et pendant les Lumières, on avait cette idée qu'il fallait se concentrer sur la méthode, qu'il fallait prouver les choses, qu'on ne pouvait plus simplement s'appuyer sur l'autorité des grands prêtres. Mais le paradoxe, c'est qu'aujourd'hui, on a l'impression que la science est en train de devenir les nouveaux grands prêtres. On l'a bien vu pendant le Covid : on nous disait « faites confiance à la science, faites confiance à la science ». Et d'ailleurs, on fait la même chose avec nos guerres : « faites confiance aux experts ».

Écoutez, ce général dit ceci ou cela. Souvent, la classe des experts est achetée, c'est une forme de propagande. On achète ses médias, ses ONG, ses think tanks, et on peut produire le savoir qu'on veut. Mais pour moi, c'est très étrange. On est passés d'une science fondée sur la méthode, sur l'analyse critique, sur la réflexion, à quelque chose où on dit simplement : « C'est déjà réglé. » On a un expert. On a ces grands prêtres qui nous disent déjà que ce vaccin, même s'il ne vous protège peut-être pas vraiment, va sauver le monde. Et c'est pareil pour ces guerres : on dit qu'elles sont non provoquées, les experts ont parlé. Vous pensez que c'est là le cœur du problème, ou du moins une partie du problème de cette classe d'experts ? Ah oui, tout à fait.

#Mattias Desmet

Absolument. Parce que, vous savez, je pense que ce que vous soulignez là, c'est un problème qui existe depuis les débuts mêmes de la science. Il y a toujours eu un écart entre les scientifiques fondateurs, ceux qui ont inventé la science, et ceux qui leur ont succédé. Ce sont toujours des personnes complètement différentes — vraiment des personnalités totalement distinctes. Par

exemple, si on regarde Pythagore comme l'un des inventeurs de la science occidentale, on peut dire que c'est un peu arbitraire, mais on voit bien que c'était un esprit mystique — un mystique qui cherchait à mieux comprendre la nature à travers toutes sortes de philosophies sur les nombres et les mathématiques.

Et plus tard, on retrouve exactement la même chose — chez les fondateurs de la science occidentale, au dix-septième siècle : Galilée, Kepler, Copernic, et les autres. C'étaient tous des esprits mystiques, des gens profondément religieux, qui cherchaient à comprendre la nature. Pour eux, la science, c'était une forme de philosophie. Ils voulaient déchiffrer le langage de la nature, pas la dominer. Oui, et on retrouve encore la même chose plus tard, au vingtième siècle, avec tous les grands physiciens : Heisenberg, Bohr, Einstein, et tant d'autres. Maxwell, Newton... Tous ces gens-là étaient fascinés par la compréhension du langage de la nature.

Et seulement en second lieu, et très souvent pas du tout, ils voulaient utiliser leur science pour transformer la nature. Eh bien, les gens qui ont suivi ces scientifiques fondateurs étaient presque toujours de l'autre type, complètement opposé. Ce n'étaient pas des mystiques. Ce n'étaient pas des religieux. C'étaient des gens qui espéraient simplement que toutes ces théories scientifiques pourraient servir à dominer la nature. Et là, on voit quelque chose de très étrange. Tous ces experts dans les universités ne ressemblent même pas aux scientifiques fondateurs. Einstein a écrit un texte remarquable à ce sujet, un texte intitulé « Religion et science ».

Il disait, dans cet article, que le vrai scientifique, selon lui, est identique à la personne vraiment religieuse. Et il avance beaucoup d'arguments pour étayer cette idée. Il ajoutait que si l'on retirait du monde universitaire tous ceux qui ne sont pas de vrais scientifiques, eh bien, l'université serait presque vide. C'est un sujet qu'Einstein, et aussi Heisenberg, ont abordé dans un texte remarquable, où Heisenberg explore la notion d'âme, et où Pauli lui pose cette question : « Est-ce que tu crois en un Dieu personnel ? » C'est un texte magnifique. Et là encore, Heisenberg dit exactement la même chose. Il raconte que le problème, c'est qu'il avait donné une conférence la veille au soir avec Niels Bohr. À ce moment-là, il était à Copenhague.

Et il a dit : le problème, c'est que, tandis que Niels Bohr et moi nous nous intéressions surtout à des questions métaphysiques, tous ces physiciens qui venaient nous voir, ou qui assistaient à la conférence, n'avaient en réalité aucun intérêt pour la métaphysique. Ils pensaient simplement s'intéresser à l'application pratique de nos nouvelles théories. C'est un texte remarquable, où l'on voit bien que ceux qui se présentent aujourd'hui comme des experts le font souvent parce qu'ils adoptent cette attitude scientifique, mais qu'en fait, ils ont une vision et une position dans la vie complètement différentes de celles des gens qui produisent réellement la science.

#Glenn

Oui, c'est une grande contradiction. Je veux te remercier d'avoir pris le temps. Je pense que c'est un sujet vraiment important, et j'avoue que je suis très inquiet de la façon dont la peur et cette espèce

de vertu morale sont utilisées pour nous imposer, au fond, une forme de conformité suicidaire. Dans ce gouvernement, on a même des responsables politiques qui affirment que la plus grande ressource dont nous disposons, c'est la confiance dans le gouvernement. Donc, si tu critiques les récits officiels, tu deviens maintenant un acteur anti-État, quelqu'un qui sape notre système démocratique. On est dans une situation vraiment étrange, très étrange. Alors oui, je te remercie beaucoup d'avoir aidé à expliquer, je dirais, la psychologie qui se cache derrière ce que je considère comme un mouvement totalitaire, que beaucoup de gens commencent maintenant à percevoir très clairement. Merci beaucoup d'avoir pris le temps. Et désolé d'avoir un peu dépassé le temps prévu. — Non, aucun problème, Glenn. J'ai vraiment apprécié notre conversation.

#Mattias Desmet

Merci de m'avoir invité, et merci pour votre aide. Avec tant de personnes, je pense qu'on doit vraiment continuer à exprimer notre opinion dissidente. Je crois qu'il est bon d'être loyal envers le gouvernement, jusqu'à un certain point. Mais il faut qu'il y ait une limite. Il faut qu'à un moment, les gens se demandent : « Attendez, d'accord, je veux être loyal envers l'État, mais seulement s'il répond à ces questions-là. » Et ça, aujourd'hui, ce n'est pas le cas.

#Glenn

Oui. Eh bien, je mettrai aussi un lien vers ton livre dans la description. Merci encore.

#Mattias Desmet

Oui, et peut-être aussi sur mon Substack, si tu veux. Ah, ma page Substack ! Je peux te l'envoyer.

#Mattias Desmet

Je vais demander à mon assistant de l'envoyer.